

Au moment où elles allaient quitter la table, un pas lourd et traînant se fit entendre sur les dalles de la salle précédente, et le vieillard entra sans se faire annoncer.

—Mon beau-père ! s'écria Fiorina.

—M. le marquis ! reprit Amaranthe en se levant.

Il salua de la tête avec un air de suprême fierté, puis s'avancant près de la marquise, il lui dit :

—Pourrais-je savoir, madame, qui j'ai l'honneur de recevoir chez moi ?

—Ce sont deux nobles Françaises, fixées à Venise, dont je vous ai souvent parlé, mon père : la comtesse Dandolo et mademoiselle de Sainte-Même, sa sœur.

—Elles sont venues ici...

—Sur mon invitation, monsieur.

—Il faudra donc que je la ratifie : autrement, ces dames ne se trouveraient pas convenablement accueillies, sans doute.

—Monsieur, interrompit Amaranthe, il nous est plus facile de nous retirer.

—Je ne crois pas, madame.

—Et pourquoi ?

—Parce que, d'ici à une heure peut-être, tout le pays sera envahi par les Français, et que cette maison est probablement la seule où vous puissiez rentrer dans un asile sûr.

—Qui vous a appris cela, mon père ?

—Mes yeux et mes oreilles. La mousquetade se rapproche et déjà le troisième bassin est chargé de grandes barques transportant des soldats. Depuis le lever du soleil, je suis à mon observatoire. Vous êtes émigrée, madame ?

—Non, monsieur, je suis mariée à Venise avant la révolution.

—Et M. le comte Dandolo vous accompagne-t-il ?

—Il a voulu rester jusqu'à la fin à son poste. Un patricien de la République sérénissime ne doit l'abandonner qu'après avoir vu échouer tous les moyens de conjurer sa ruine.

—Vous avez de nobles sentiments pour monsieur votre mari, madame ; pourquoi ne pas rester à ses côtés ? pourquoi lui laisser braver seul un danger dans lequel votre amour l'eût soutenu ?

Je suis bien vieux, j'ai le droit de conseil envers la jeunesse, et vous me pardonnerez cette question, indiscret, je le crains.

Votre visage m'intéresse : vous devez être franche ; et je ne sais quoi me dit que vous êtes aussi une honnête femme, incapable d'une mauvaise action.

Il y avait dans ce singulier vieillard une attraction et une puissance irrésistible. Ses beaux traits, sa barbe blanche, ses longs cheveux d'argent flottant sur une sorte de tunique du moyen-âge, sa taille haute et droite et le son de sa voix assurée, inspiraient à la fois un sentiment de respect et de vénération.

Sa physionomie, plutôt sévère que tendre, prenait un grand aspect de dignité et de noblesse lorsqu'il parlait.

Amaranthe, loin de se tenir offensée, prit sa sœur par la main et la lui présenta.

—Voilà mon excuse et ma raison, monsieur. Ma sœur est sous ma garde, elle n'a que moi au monde, elle ne peut être confiée à personne : son état de santé demande des soins continuels. J'ai promis à mes parents, à leur lit de mort, de les remplacer auprès d'elle.

Ma sœur n'était attachée à Venise par aucun devoir ; elle y courait de grands dangers et j'ai su l'y soustraire ; mon mari l'a exigé, j'ai obéi.

—Bien, cela ! Je comprends et j'approuve.

Un sourire ironique se dessina sur les lèvres d'Aurore. M. de Brescia ne le vit point.

—Pourtant, madame, continua-t-il, vous aimez votre mari, n'est-ce pas ?

—Moi ! monsieur, s'écria la comtesse en devenant toute rouge à cette question.

—Vous n'avez pas besoin de répondre, poursuivit-il, je le sais.

—Monsieur, c'est une sainte, ajouta la marquise.

—Il faut qu'elle le soit doublement pour qu'elle soit votre amie. Elle va, j'espère, s'établir ici ; non dans cette cave, où elle ne jouirait point de la beauté de notre lac, mais là haut, dans votre bâtiment à vous, madame, dans la chambre au balcon, elle verra alors ce que c'est que Balbianino.

—J'accepterai, monsieur, et sans compliments. Dans cette périreuse époque, on est dispensé des convenances : la mort, toujours suspendue sur nos têtes, nous rapproche de l'autre.

J'attends ici M. Dandolo ; aussitôt qu'il sera libre, il m'y rejoindra. Puis, vous romeroiez de votre hospitalité, nous continuerons notre route vers Rome.

—C'est un beau nom, madame, que celui de Dandolo. Toutes les femmes sont chastes et tous les hommes sont braves dans cette maison, n'est-il pas vrai ? Le culte de l'honneur est le premier qu'on leur inspire, pas un n'y a manqué.

—L'honneur est le Dieu d'un gentilhomme, monsieur : qui ne sait cela ? reprit la marquise.

Le marquis, au lieu de lui répondre, appela ses gens, donna des ordres pour l'installation des dames dans le pavillon du haut et se retira en recommandant sans façon aux étrangers de ne pas venir le troubler dans sa retraite.

—Je n'y reçois que Dieu, mes souvenirs et les portraits de mes pères, madame. Quand je serai mort, on les profanera assez tôt...

—Ce vieillard est fou ! dit Aurore avec son dédain habituel, en le regardant sortir.

Il ne reparut plus de la journée.

Les dames la passèrent à se promener : Aurore resta chez elle et ne jeta pas même un regard sur ce lac qu'elle admirait tant.

Vers le soir pendant qu'elles étaient assises sur une des terrasses, la même barque que mademoiselle de Sainte-Même avait vue le matin reparut à la pointe de Lecco, mais cette fois se dirigeant vers Balbianino.

Les deux mêmes hommes la montaient ; ils faisaient force de rames.

La marchesa courut jusqu'en bas du degré ; elle ouvrit d'avance la grille.

Amaranthe l'attendait en haut.

La barque toucha la roche : un des hommes sauta sur la première marche et l'autre amarra le bateau.

—Que voulez-vous ? demanda Fiorina toute palpitante.

—M. le marquis Brescia, madame.

—En êtes-vous bien sûr ? Vous ne vous trompez pas ? Ce n'est pas la marquise ?

—Non, madame, c'est M. le marquis.

—Et de quelle part ?

—De celle d'un de ses amis. J'ai ordre de ne pas parler qu'à lui-même.

—Vous arrivez ?...

—De Milan, par Lecco, madame.

—La marquise baisa la tête et remonta lentement.